



Pélagie Gbaguidi revisite

son « Antre »

L'artiste d'origine béninoise convoque, à Bruxelles, une traversée de son travail d'atelier

ART
BRUXELLES

Il y a quelque chose de l'ordre du cadrage à la Wes Anderson ou du travelling d'une comédie musicale à traverser, de la rue, la boutique de luxe à l'atmosphère feutrée, tout en longueur et parfaitement ordonnée, avant de pousser les battants de La Verrière, espace baigné de lumière où la symétrie se désaxe. Consacrée aux expositions de la Fondation d'entreprise Hermès dans la capitale belge, cette grande salle immaculée et coiffée de verre est l'écrin d'expositions ambitieuses, où les amateurs d'art croisent vendeurs et vendeuses affairés faisant circuler chariots et boîtes orange entre le magasin et les réserves.

«Antre» est le nom un peu magique que le jeune commissaire d'exposition des lieux, Joël Riff, a donné à l'accrochage dévolu à l'artiste Pélagie Gbaguidi, Béninoise d'origine installée depuis vingt-cinq ans à Bruxelles, dont c'est, à 60 ans, la première exposition en solo dans sa ville d'adoption. Le mot lui est venu de la visite de l'atelier de l'artiste, installé dans un ancien café de village du sud de la capitale belge, côté flamand, où il a découvert le travail de peinture et de dessin de celle qui est connue à l'international pour ses installations, ses textes et ses performances. Ainsi était son antre créateur, rempli de fureurs et d'incandescences au pastel et au crayon de couleur, au fusain, aux pigments purs ou à la peinture acrylique sur drap ou emballage domestique cartonné.

D'antre en antre, Joël Riff découvrait, au même moment, le stupéfiant atelier-logis du jeune collectif de designers Aygo, composé de quatre vinténaires d'origine sué-

doise, néerlandaise et française devenus amis sur les bancs de l'école de design d'Eindhoven (Pays-Bas), également installés à Bruxelles. Eux, dans un ancien hôtel particulier voué à la destruction qu'ils ont transformé, en l'espace de deux ans, en un intérieur fantasque et mutant, de baignoire molle (en caoutchouc) en cheminée musicale, de murs en papier mâché à l'allure de parois de grotte en luminaires chimériques, à partir de matériaux de récupération. Les deux matrices à la domesticité réinventée lui ont donné l'envie d'une rencontre.

«Il y avait deux foyers qui m'ont émus, deux chocs, avec des points communs et même des motifs communs : des pieds et des piétements, des corps et des membres, qu'ils soient objets ou figures peintes. Il y avait une évidence», confie Joël Riff, qui aime à mêler arts visuels et arts appliqués. Le dialogue d'entre les antres a abouti à une scénographie basée sur des extractions : Aygo dessine le paysage et le relief de l'exposition à partir de prélèvements de son chez-soi, d'une poubelle-totem à des tapis organiques, de meubles dont les structures métalliques, nues, font écho aux traits des dessins de l'artiste à des paravents-magma, vaguement anthropomorphiques, qu'il faut contourner pour aller voir de plus près certaines œuvres de ce panorama condensé.

«Pour Pélagie Gbaguidi, il faut penser moins avec la tête, et plus avec le ventre», résume la journaliste, autrice et actrice Sophie-Marie Larrouy, qui signe, à l'occasion de l'exposition, un texte écrit à partir d'un échange avec l'artiste, imprimé sous la forme d'un petit livret en lieu et place de tout texte de salle. Il y est question de trouver sa place, de ne pas subir ou laisser les autres décider pour nous.

Art de la survie

Sur les murs se déroulent des partitions nerveuses et puissantes de corps de femmes nues, des fragments – mains, seins, pieds –, qui impliquent souvent physiquement l'artiste, avec des empreintes aux contours élargis ou des positions accroupies, dont elle dit qu'elles offrent un point de vue différent sur le monde. Elle se fait médiatrice entre mémoires individuelles et collectives dans des compositions guidées par l'urgence et des superpositions oniriques. Partout sourdent la violence, les traumatismes et la colère. Partout irradie pourtant une lumineuse sérénité.

Hors de son atelier, l'artiste s'est approprié l'espace, dessinant ici directement sur le mur un filet entre deux œuvres, glissant là des crayons sous les cimaises, arrachant et accrochant des feuilles de carnets de notes. Si l'extraction d'œuvres existantes a prévalu sur la production de nouvelles, l'exposition a permis d'apporter des finitions à la marge à des œuvres en friche, par des encadrements sous verre, ou par des ourlets, voire des surpiqûres et des broderies sur certaines pièces.

Le solo augmenté ne se limite pas à Aygo et à Sophie-Marie Larrouy : l'accompagne également une œuvre de la Franco-Cubaine Hessie (1936-2017), artiste textile autodidacte qu'elle avait rencontrée sous cette même Verrière, en 2016, juste avant la disparition de cette dernière, et dont elle agrège une *Microscopie* datant de la toute fin des années 1960, broderie de fil jaune sur tissu de coton. Et une sculpture de Marianne Berenhaut, autre présence iconique d'un art de la survie, et autre artiste qui, approchant 90 ans, comme Hessie, a une reconnais-



sance institutionnelle et une visibilité subite. L'artiste bruxelloise a, elle, souhaité créer une œuvre spécialement pour l'exposition (... *Mais qui est-elle?*) : un banc ancien de bois sur le dossier duquel une robe est posée, commentaire de sa rencontre avec Pélagie Gbaguidi et pièce de mobilier poétique tournée vers la contemplation de ses dessins. Carrefour d'af-

finités électives, de filiations et de résistances frontales aux injonctions, « Antre » est un touchant foyer collectif éphémère. ■

EMMANUELLE JARDONNET

« Pélagie Gbaguidi. Antre ». La Verrière, Fondation d'entreprise Hermès, Bruxelles. Jusqu'au 29 mars. Entrée libre.

Partout sourdent la violence, les traumatismes et la colère. Partout irradie pourtant une lumineuse sérénité



Vue de l'exposition « Antre », de Pélagie Gbaguidi, à La Verrière, à Bruxelles. ISABELLE ARTHUIS/FONDATION D'ENTREPRISE HERMÈS